

DANS UN FAUTEUIL JUPES COURTES, CHEVEUX A LA JEANNE D'ARC, ETC.

Les lecteurs de l'Abeille se seront sans doute rendu compte d'une grave lacune de sa rédaction. Elle n'y a jamais traité de cet être charmant et irritant que la langue anglaise a baptisé du vocable merveilleux "flapper".

Et d'abord, je parlerai du point de vue purement masculin. Après tout, c'est le seul qui compte. Les femmes étant à la fois juges et parties ne peuvent porter un témoignage impartial. Et puis enfin, les femmes sont faites pour les hommes, comme les hommes pour les femmes.

Je m'empresse de condamner les cheveux coupés à la "Jeanne d'Arc" (bobbed hair). Ils constituent une hérésie artistique abominable. Certes, ils donnent à la jeune fille une certaine grâce d'éphèbe, un charme de Chérubin, qui s'harmonisent assez bien avec la robe courte et collante.

Or, l'attitude de la "flapper" révèle au moins ce trait consolant: la prédominance en elle du désir de plaire et partant de l'instinct de sociabilité. Au lieu de le laisser s'égarer et se corrompre dans une liberté sans contrôle, il conviendrait simplement de le diriger, ce qui est tout le secret de l'éducation.

A mesure que les progrès matériels multiplient les tentations du luxe, des plaisirs faciles, de la mollesse des mois, il importe d'armer les caractères contre leurs séductions par une culture solide du bon sens et de la sensibilité. Le goût réglé de la parure et des plaisirs n'a pas d'inconvénients, est même un vertu, lorsqu'il est contenu dans les limites des circonstances individuelles par une saine appréciation de leur importance dans l'ordre des valeurs sociales.

Reste le point de vue hygiénique et de commodité. Bah! c'est l'affaire des femmes elles-mêmes et de leurs médecins. Mais, dans nos climats, il n'est pas douteux que l'appareil simplifié de nos alertes jeunes filles leur apparaisse comme une bénédiction du ciel.

La façon de s'habiller dénote-t-elle une mentalité spéciale? Dans une certaine mesure, oui. Et, de ce chef, elle tombe sous la juridiction du censeur. Mais ce sont surtout les exagérations de la mode et les manières qui l'accompagnent qui trahissent un état d'esprit et d'âme. Et, ici, commence le procès véritable de la "flapper". Sa mise exprime l'esprit pratique, fiévreux, direct, la sensibilité surexcitée, la sensualité algue et raffinée de l'époque.

La force d'un journal est ses abonnés, et non pas ses lecteurs.

Le plus qu'une forte éducation la protège contre de fâcheuses illusions, contre sa propre inexpérience. Comme il est naturel, sa jeunesse cède à de nombreux mirages. Alors que le ton du milieu s'abaisse, elle n'évite pas toujours la vulgarité, qui est la ruine de la femme. Son cœur risque aussi de se contaminer au contact d'un matérialisme à faux air de sagesse, en réalité sordide et trompeur. Que le spectacle du dommage causé et l'évocation des dangers que cet état de choses comporte arrache un cri d'alarme, c'est tout naturel et en même temps un premier pas dans la voie du salut.

Le remède est dans l'éducation. Je dis l'éducation et non pas l'instruction. Comme je le signalais plus haut, la femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre. Ils sont sur la terre pour être heureux l'un par l'autre et pour préparer le bonheur de leurs enfants.

Or, l'attitude de la "flapper" révèle au moins ce trait consolant: la prédominance en elle du désir de plaire et partant de l'instinct de sociabilité. Au lieu de le laisser s'égarer et se corrompre dans une liberté sans contrôle, il conviendrait simplement de le diriger, ce qui est tout le secret de l'éducation.

A mesure que les progrès matériels multiplient les tentations du luxe, des plaisirs faciles, de la mollesse des mois, il importe d'armer les caractères contre leurs séductions par une culture solide du bon sens et de la sensibilité. Le goût réglé de la parure et des plaisirs n'a pas d'inconvénients, est même un vertu, lorsqu'il est contenu dans les limites des circonstances individuelles par une saine appréciation de leur importance dans l'ordre des valeurs sociales.

Reste le point de vue hygiénique et de commodité. Bah! c'est l'affaire des femmes elles-mêmes et de leurs médecins. Mais, dans nos climats, il n'est pas douteux que l'appareil simplifié de nos alertes jeunes filles leur apparaisse comme une bénédiction du ciel.

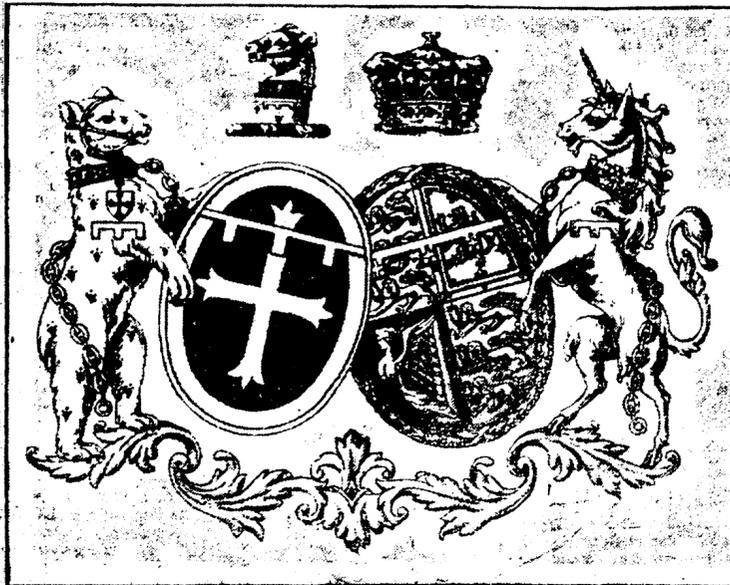
La façon de s'habiller dénote-t-elle une mentalité spéciale? Dans une certaine mesure, oui. Et, de ce chef, elle tombe sous la juridiction du censeur. Mais ce sont surtout les exagérations de la mode et les manières qui l'accompagnent qui trahissent un état d'esprit et d'âme. Et, ici, commence le procès véritable de la "flapper". Sa mise exprime l'esprit pratique, fiévreux, direct, la sensibilité surexcitée, la sensualité algue et raffinée de l'époque.

Reste le point de vue hygiénique et de commodité. Bah! c'est l'affaire des femmes elles-mêmes et de leurs médecins. Mais, dans nos climats, il n'est pas douteux que l'appareil simplifié de nos alertes jeunes filles leur apparaisse comme une bénédiction du ciel.

La façon de s'habiller dénote-t-elle une mentalité spéciale? Dans une certaine mesure, oui. Et, de ce chef, elle tombe sous la juridiction du censeur. Mais ce sont surtout les exagérations de la mode et les manières qui l'accompagnent qui trahissent un état d'esprit et d'âme. Et, ici, commence le procès véritable de la "flapper". Sa mise exprime l'esprit pratique, fiévreux, direct, la sensibilité surexcitée, la sensualité algue et raffinée de l'époque.

La force d'un journal est ses abonnés, et non pas ses lecteurs.

LES ARMES-DE MARY ET LASCELLES



Une magnifique reproduction des armes de la Princesse Marie, fille unique du Roi et de la Reine d'Angleterre, et de celles du Vicomte Lascelles. Le mariage de la Princesse Mary et du Vicomte a été célébré le 28 février à Londres.

VERS LE POLE SUD

PAR E. H. SHACKLETON

La mort de Shackleton ramène l'attention vers ces contrées inconnues dont il a réussi en partie à percer le mystère. Détachons une page émuante des souvenirs de l'illustre explorateur:

TERRES VIERGES Nous avons franchi le parallèle que l'homme n'avait point encore dépassé vers le sud. Ce soir, nous sommes par 82° 18' 30" sous le 166° de longitude est. Nous avons atteint cette latitude en beaucoup moins de temps qu'en 1902, avec le capitaine Scott, pour arriver au 82° 16' 30".

Ce matin, départ, par un temps exquis. Température -702. Dans la journée, elle s'élève à -606. Nous profitons de cette chaleur relative pour faire sécher nos sacs.

Au départ, notre poney Quan nous inquiète. Il est en proie à de violentes coliques, déterminées certainement par l'absorption de bouts de corde et de fermetoirs et métal qu'il préfère à la nourriture que nous lui donnons. Heureusement, il se remet rapidement et, à sept heures quarante, nous démarrons.

A mesure que nous avançons vers le sud, ce sont de nouvelles découvertes dans le pôle. Au fond de l'inlet Shackleton, se montrent une grande chaîne et, plus loin, d'autres pics. A l'ouest du cap Wilson, une autre crête, hérissée de pitons de trois mille mètres environ, est visible; elle s'étend au nord, au delà du cap des Neiges, et dans cette direction prolonge le massif A. Markham.

Nous avons célébré notre victoire sur le précédent record en vidant un minuscule flacon de curaçao; don d'un de nos amis. La part de chacun ne dépasse pas deux cuillers à thé; après cela, avant de nous coucher, nous fumons et taillons une bavette. Quel sera notre sort, le mois prochain? Si tout va bien, nous devons être près du but.

Rares sont, aujourd'hui, les hommes qui ont le privilège de découvrir des terres, et c'est avec un sentiment d'ardente curiosité, mêlé d'effroi, que nous voyons de nouvelles montagnes se dresser les unes après les autres au-dessus de l'immensité mystérieuse qui nous enveloppe. Ce sont des pics superbes, couverts, à leur base, de neiges éternelles et élevant haut au ciel leurs cimes rebâtissantes. Que découvrirons-nous au cours de cette marche vers le sud? Dans cette direction, sans cesse nos pensées s'envolent sur l'aile de l'imagination jusqu'à ce qu'une chute, ou les affres de la faim, nous rappelle à la sévère réalité.

Marche très lente, seulement vingt kilomètres six. A cinq heures quarante-cinq, l'état d'épuisement de Quan nous oblige à camper. Les chevaux ne mangent pas entièrement l'abondante pittance que nous leur avons donnée, afin de les remettre sur pied. Aujourd'hui encore, une terre nouvelle devient visible dans le sud. Il est, maintenant, évident que ces montagnes s'étendent dans l'est et qu'à une date plus ou moins prochaine,

nous devons les escalader pour poursuivre notre route vers le Pôle. Pourvu, seulement, que les poneys puissent aller jusqu'au prochain dépôt que nous comptons établir par 81° de latitude sud!

Une belle soirée calme et claire. Jusqu'ici, nous avons été singulièrement favorisés par le temps. Grâce à cette circonstance, Marshall a pu prendre tous les relevements nécessaires à l'établissement de la carte de ces terres vierges.

Notre petite troupe est en excellente santé et notre appétit devient féroce. C'est inquiétant pour l'avenir.

Une grande partie de la haute terre que nous longeons est, semble-t-il, composée de grande masse de granite. Entre les montagnes, s'écoulent de nombreux glaciers évasés, issus, peut-être, d'un inlandsis semblable à celui de la partie nord de la Terre Victoria. Toutes ces cimes présentent les mêmes silhouettes et ne paraissent pas renfermer d'appareils volcaniques.

D'heure en heure, Quan s'affaiblit; nous tirons pour ainsi dire son traineau. Dans l'après-midi, nous ne parvenons à couvrir que six kilomètres quatre: Wild soutient Quan et, en même temps, conduit Socks, tandis qu'Adams, Marshall et moi, halons un traineau chargé de deux cent soixante et onze kilos, sur une neige terriblement molle.

Ce soir, nous abattons Quan. La pauvre bête était complètement fourbue. C'est pour moi, un véritable chagrin. Malgré son caractère fantasque, je l'aimais, à cause de sa vive intelligence. Il ne nous reste plus qu'à 83° 16' de latitude sud.

Droit devant nous, la terre s'étend vers l'est, traversée par une longue ligne blanche, qui paraît être une nouvelle Grande Barrière. Egalement en avant de notre route, mais plus près, on entrevoit une surface blanche très accidentée, comme si le glacier était hérissé de crêtes de pression. Il semble que nous touchions à la fin de la Barrière et au seuil d'une terre nouvelle.

Nos menus sont, maintenant, composés presque uniquement de cheval. Lorsque nous sommes atteints par une marche en plein soleil, nous nous rafraîchissons en suçant une tranche de cette viande gelée. Aujourd'hui, pendant quelque temps, il souffle une légère brise froide qui nous glace sur le dos les vêtements trempés de sueur. Malgré les lunettes, journée très pénible pour les yeux. Pas un nuage au ciel! A la surface de la Barrière, étincellent des millions de petits cristaux de glace; ils forment une nappe différente de la couche de neige habituelle.

Socks s'ennuie de sa solitude. Toute la nuit, il hennit pour appeler son compagnon.

Au déjeuner, nous reconnaissons que la région accidentée, aperçue la veille en avant de notre route, est formée d'énormes monticules de pression avec de larges crevasse. Cette zone distendue s'étend dans l'est; par suite, impossible de continuer plus loin vers le sud, sur la Barrière. Dans ces conditions, après le déjeuner, nous dirigeons vers la terre située dans notre sud-est. A six heures du soir, nous en sommes tout près.

Aujourd'hui, 4 décembre, départ à huit heures du matin, nous dirigeant droit vers la terre. Sur le Grand Glacier du Sud, nous allons nous trouver aux prises avec des difficultés que nous n'avons pas rencontrées sur la Barrière; mais cette nappe ne pourrait nous conduire au delà du 86° de latitude; ensuite, il faudrait, comme ici, escalader les montagnes, afin de continuer vers le Pôle.

Le déjeuner avalé, nous commençons l'ascension de la pente de neige qui, pensons-nous, nous amènera dans l'intérieur du massif et, de là, sur le glacier. Après avoir peiné toute l'après-midi sur cette longue déclivité, nous atteignons, à cinq heures du soir, le sommet du col à l'altitude de six cents mètres. De là, une nouvelle pente douce conduit à notre glacier. A six heures du soir, campé près d'une plaque de glace bleue, renfermant des blocs de granite; aux environs, se trouvent de petites marais.

Deux énormes pitons de granite, hauts de six cents mètres, flanquent de chaque côté le col que nous avons gravi, formant comme un arc de triomphe à l'entrée de "la haute route vers le Pôle Sud." Ici, tout prend des proportions gigantesques. Pour la première fois de notre vie, la nature se révèle à nous sous ses aspects les plus formidables. Après notre passage, cette terre étrange retombera ensuite dans son isolement millénaire.

E. H. SHACKLETON. (Traduction de Charles Rabot.)

UNE NOUVELLE MALADIE C'EST UNE JAUNISSE CONTAGIEUSE QUI ATTAQUE SURTOUT LES ENFANTS.

Le département de la santé vient d'annoncer qu'une nouvelle maladie, une espèce de jaunisse contagieuse, vient de faire son apparition à New-York. Les victimes de cette maladie jusqu'ici ont été des enfants. L'épidémie a aussi fait son apparition dans d'autres parties de l'Etat de New-York.

NAISSANCE

M. et Mme Léonce Eriette, 11 Avenue Ste Foy, Neuilly-Paris, France, nous font part de la naissance de leur fille Colette. Nous adressons aux heureux parents, qui ont de nombreux amis à la Nouvelle-Orléans, nos félicitations les plus vives, et nous faisons des vœux de bonheur pour Mlle Colette Brierre.

CHOSSES ET AUTRES

Il y a conflit entre les Irlandais du Sud et le gouvernement de Belfast. Pourquoi? Tout simplement parce que celui-ci veut garder des cantons dont la population est en majorité favorable à l'union avec l'Irlande indépendante.

Quand l'empereur Guillaume reviendra. La Reichsflagge, qui paraît à Hambourg, publie une série d'articles contre les traités à la patrie, au nombre desquels elle aperçoit le prince Max de Bade; elle les avertis de prendre garde à eux.

En dépit des sommes qu'il déverse à l'étranger et des preneurs qui le encaissent, le bolchevisme serait mort depuis longtemps, s'il n'était pas ménagé, caressé, favorisé par des gouvernements qui se servent de lui pour contaminer et débiliter les Etats rivaux.

Les Narodni Listy, de Prague, sont informés que le comte Michel Karolyi est arrivé à Belgrade, et qu'il confère avec Bela Linder. Karolyi et Bela Linder furent les introducteurs du bolchevisme en Hongrie, et Linder fut ensuite le président de cette petite République de Pecs, qui subsista quelque temps sous la protection de Belgrade, malgré les réclamations de l'Entente: rien donc n'est plus naturel que la rencontre des deux vieux complices, mais pourquoi à Belgrade?

On annonce de Vienne la mort du comte de Wilczek, décédé à l'âge de 84 ans. Il appartenait à l'aile gauche de l'aristocratie autrichienne, dans laquelle il continuait la tradition qui était, au fond, celle du vil empereur.

On annonce de Vienne la mort du comte de Wilczek, décédé à l'âge de 84 ans. Il appartenait à l'aile gauche de l'aristocratie autrichienne, dans laquelle il continuait la tradition qui était, au fond, celle du vil empereur. Son nom a été prononcé en France quelques années avant la grande guerre, dans une circonstance restée mystérieuse. Lors de l'entrevue que Napoléon III et l'impératrice Eugénie eurent à Salzbourg, en 1867, avec François-Joseph et l'impératrice d'Autriche, le comte de Wilczek avait été désigné pour le service de cavalier d'honneur de l'impératrice Eugénie: environ quarante ans plus tard, celle-ci fit à François-Joseph une visite dont l'objet n'a jamais été divulgué. Prévenu par François-Joseph, le vieux gentilhomme vint reprendre son service de naguère auprès de l'impératrice Eugénie, qu'il accompagna d'Ischl à la frontière. Ils avaient alors ensemble à peu près 160 ans.

Le nouveau Souverain Pontife, assure l'Intransigeant, a une parole française. Celle de M. Edouard Rattin, directeur d'une scierie, à Sierentz (Alsace), qui est son authentique cousin.

On annonce de France l'ouverture d'une information judiciaire contre les maîtres-chanteurs de la presse: c'est une initiative excellente à une double condition: La première, c'est que l'on ne s'arrêtera pas en route et que l'on frappera tous les coupables, quels qu'ils soient; La seconde, c'est qu'il faut dater de ce jour, ceux que l'on fait chanter et qui comptent parmi les sociétés les plus riches et les hommes les plus puissants - seront avisés que toute remise de fonds aux maîtres-chanteurs sera, parce qu'elle leur donne le moyen de poursuivre leurs criminelles manœuvres, considérée comme un délit et poursuivie comme telle.

PEU DE JUSTICE POUR LE PAUVRE

Washington.—A l'ouverture du congrès des associations d'avocats le juge Clarence N. Goodwin, de Chicago, président du congrès, a prononcé un discours. Il a dit: "L'égalité devant la loi sera impossible tant que les riches et les puissants seront représentés dans les cours par des avocats fort instruits et que les pauvres et les ignorants n'auront pour les défendre que des hommes incompétents. Il y aura peu de justice dans les cours, tant que les pauvres et les ignorants ne comptent pas sur les services d'avocats instruits et compétents."

NECROLOGIE

CHOPPIN—Mme Léonie Bozonius, épouse de feu le Professeur Jules Choppin, est morte vendredi, le 3 mars 1922, à l'âge de 77 ans.

DYMOND—M. John Dymond, Sr., époux de Nancy Elizabeth Dymond, est mort dimanche, le 5 mars 1922, à l'âge de 86 ans.

FREMAUX—M. Henry J. Fremaux, époux de Pulchérie Bouis, est mort jeudi, le 2 mars 1922, à l'âge de 60 ans et 3 mois. Il était membre de l'organisation des Fils des Vétérans Officiers et de la Société de Saint Vincent de Paul de Str. Rose de Lima.

ISAACSON—Mme Isabelle Chârfant, épouse de feu le capitaine H. M. Isaacson, est morte mercredi, le 1er Mars 1922, à l'âge de 77 ans.

LAUDUMIEY—M. Denis Laudumiey, fils de M. Fernand Laudumiey et de feu Dolorés Gonzales, est mort mercredi, le 1er mars 1922, à l'âge de 17 ans et 2 mois.

PEUT-ON ETRE DECLARE INSOUIS quand on a fait la guerre?

Nous lisons dans "l'Oeuvre": Nous n'en sommes plus sans doute à une fantaisie près de M. Ubureau militaire. Cependant il semble que, cette fois, il s'est amusé à se surpasser lui-même. Voici l'histoire: On sait que les Français ne peuvent, d'après la loi, abdiquer la nationalité française avant l'accomplissement de leur service militaire qu'avec une autorisation du gouvernement.

Or il arriva qu'au début de 1914 quelques jeunes gens originaires de la région de Grenoble, mais qui habitaient les Etats-Unis, se firent naturaliser Américains. N'ayant pas accompli leur service actif en France, ils furent, à la déclaration de guerre, rangés parmi les insoumis.

Quand les Etats-Unis entrèrent à leur tour en guerre, nos anciens compatriotes, devenus citoyens américains, ne manquèrent pas d'être parmi les premiers à venir défendre notre cause. Ils la défendirent si bien que l'un d'entre eux fut tué et un autre décoré de la Légion d'honneur.

La guerre terminée, les survivants regagnèrent l'Amérique avec les unités américaines dont ils faisaient partie. Mais M. Ubureau veillait. Et, ces temps derniers, il manifesta son intention de les traduire tous en conseil de guerre pour insoumission.

Sans doute, dit-il, ces jeunes gens se sont battus avec les Américains, mais c'était dans nos rangs qu'ils devaient combattre. Ils restent donc bien insoumis et on va les juger comme tels.

M. Ghesai, député, vient de saisir le gouvernement de la question. Si le gouvernement adopte le point de vue de la justice militaire, M. Ghesai annonce son intention de déposer une proposition de résolution tendant l'amnistie aux insoumis devenus étrangers sans autorisation préalable du gouvernement français, à la double condition que la naturalisation soit antérieure au 2 août 1914 et qu'elle ait été faite par une nation qui, plus tard, au cours des hostilités, fut l'alliée de la France et combattit avec elle sur les champs de bataille.

Mais nous voulons espérer que cette proposition ne sera pas nécessaire pour convaincre M. Ubureau militaire qu'il a commis un excès de zèle.

Un Drame CAUSE PAR LE CINEMA A LONDRES

Londres.—Un boucher de Kingsland, High Street, vient d'être tué dans des conditions tellement tragiques qu'elles apparaissent à première vue invraisemblables.

M. Hyman Coleman, âgé de 47 ans, jouait avec son fils âgé de 4 ans, pendant que sa fille, d'un an plus jeune, s'amusa à ses pieds et que sa femme vaquait aux soins du ménage. Il était assis sur le bord du lit et avait l'air sur ses genoux. Tout d'un coup, sa femme l'entendit pousser une exclamation étouffée. Elle se retourna. Son mari était renversé en arrière et ne donnait plus signe de vie.

S'approchant, elle constata avec horreur qu'un couteau était enfoncé dans sa poitrine: c'était le petit garçon qui, se souvenant d'un drame vu dans un Picture House quelconque, venait de poignarder son père "pour faire comme au cinéma."

Grâce aux soins d'un docteur, M. Coleman, qui s'était évanoui, reprit connaissance, mais il ne devait pas survivre longtemps à sa blessure; il mourut, en effet, peu après à l'hôpital.

LA GUERRE EST MOINS TERRIBLE QUE L'AUTO

New-York.—Les Américains ont fait la guerre pendant dix-huit mois, en Europe, et 48.000 Sammites ont été tués. Dans le même espace de temps, 91.000 personnes, dont 28.000 enfants, ont été tués par les automobiles, aux Etats-Unis, d'après les calculs du "New York Herald."